



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L'AMIE DE^{le} COVRT.



Nouvellement inventée
par le Seigneur de la
Borderie.

AD AMYSSIM DOLO,

SCARRA, ET IMPOLITA



ATQVE PERPOLIO.

A LYON,

Chés Estienne Dolet.

1542.

ESTIENNE DOLET

AV LECTEUR

Salut.



E n'est pas tout, Lecteur, d'auoir repceu telle grace de Dieu, que lon soit excellent, & eminent par sur les autres en quelque scauoir: mais le tout est, de ne se monstrier ingrat, quant au talent de sciēce, que Dieu donne, à qui bon luy semble. Laquelle chose consiste en la diuulgation des bons ouurages: telz certainemēt, que cestuy cy est: car il n'est seulement plein d'eloquence Francoyse, mais tant abundant en bons enseignements (quant à la chasteté d'amour) & bonne grace, que ce seroyt ung merueilleux dommaige pour le bien public, de le supprimer plus long temps. Puis doncques que l'Autheur a euite' le blasme, que i'ay dict au commencement, ie suis d'aduis de luy ayder en son bon uouloir: & de ma part tendant à ceste fin, i'ay bien voulu imprimer ce present Oeuure, lequel tu trouueras tel, que te l'ay descript maintenant. Pour l'accompaigner, ie imprime ensemble, La parfaicte amye du Seigneur Heroet: laquelle tu auras

dedans ung mois. Le tout pour te re créer, &
 pour manifester de plus en plus l'eloquence
 de nostre langue, affin qu'on congnoisse, que
 le Francoys n'est plus barbare en par-
 ler, ny plus lourd en inuentions
 d'esprit, que toute aultre nation.

A' Dieu Lecteur. De Lyon
 ce quinzième de
 May. 1542.

L'AMIE DE COVRT.



E m'esbais de tant de folz espritz
Se complaignants d'amour estre sur-
pris:

De tant de uoix piteuses, & dou-
lentes,

Qui plaincte font des peines uiolentes,
Qu'ung Dieu d'aymer (comme ilz dysent) leur cause:
Je ne scaurois bien entendre la cause

De ceste peine: encores moins scauoir,
Quel est en eulx de ce Dieu le pouuoir:
Quel est son arc, qui faict si grandes breches,
Ny de quel boys peuuent estre ses flesches.

Je ne l'ay point ny pour archier congneu,
Ny pour enfant, qui soyt auueugle, ou nud:
Et de sentir ne fus onques subiecte,
S'il brusle en flamme, ou s'il blesse en sagette.

Je croy le tout n'estre, que Poësie,
Ou (pour mieulx dire) humaine frenaisie,
Qui la nature enchante soubz couleur
De deité de friuole ualeur.

Or donc ce mal, qu'on trouue tant amer,
Le nomme Dieu, qui le uouldra nommer:
L'appelleray telle diuinité

Plustost folle, ou infelicité,
Pour tous ceulx là, qui s'en laissent saisir,
Et pour moy seule agreable plaisir:
Qui scay tresbien, comme il la fault conduire,
Et son tourment en lyesse reduire.

Et prends le cas, qu'il le faille dieu croire:
L'estime là mon trophée, & ma gloire,
De pouuoir uaincre, estant femme mortelle,
Par artifice une deité telle.

S'il est uolant, ie scay le filé tendre
Pour tel oyseau attraper, & surprendre.
Et s'il a l'œil bendé, ie le desbende,
Et luy fais ueoir parmy toute sa bande,
Que ie suis seule exempte de ses armes,
Que ie ne crains ses assaults, ny alarmes.
Ou s'il se ioue ung peu trop rudement,
Comme ung garson priué d'entendement,
Ma uertu peult à l'heure commander:
Ie le chastie, & luy fais amander
Enuers moy seule une faulte infinie,
Qu'il a commise en mainte compaignie.

Il ne peult tant desguiser sa nature
Pour m'assaillir, que ie n'aye ouuerture
De promptement ailleurs le diuertir.

Dont ie ueulx bien, Dames, uous aduertir,
Que si uoulez ensuyure ma doctrine
Vous trouuerez utile medecine
A ce grief mal, qui uoz pensées poingt:
Après de ioye, & de tristesse point.

Dont

Dont uoz clameurs, uoz regretz, & complainctes
Seront ainsi, que les miennes, estainctes.

Escoutez donc : ie uous reciteray
Ce, que i'ay fait, que ie fays, & feray:
Et si trouuez louable mon histoire,
Au ciel en soit, & non à moy, la gloire.

Ie commençoy des ma ieunesse tendre
En foible esprit ia preuoir, & entendre,
Que l'honneur grand, & digne authorité
Estoit en terre une felicité:
Et que des grands estre fauorisée,
Est une chose en ce monde prisée:
Ie conceuoy dedans ma petitesse,
Que pour atteindre à si grande haultesse,
Beaucoup la grace, & la beaulté faisoient,
D'autant, que plus, qu'autre chose, plaisoient:
De quoy i'estoys suffisamment douée
Par la nature, & de si mieulx louée
Des yeulx d'autrui, que le foible merite
Ne s'estendoyt de ma forme petite.

Dieu scait aussi, si lors prompte i'estoye
Croire le loz, que de moy i'escoutoye:
Lon n'en pouuoit tant dire, que mon aage
Ne cuidast bien en auoir d'auantage:
Ie me toys peine à porter proprement
Mes blondz cheueulx, & mon accoustrement:
A posément conduire mes yeulx uerdz,
Plins de douceur, ne peu, ne trop ouuerts:
A' augmenter une grace asseurée,

Vne parolle humaine, & mesurée,
En deuifant avecques mes semblables
Adolescents honnestes, & aymables.

Vray est, que lors ie n'auoys point d'enuie
D'estre priée, & moins d'estre seruiue.
Ie ne scauoys, si priere, & seruice
(Comme ie scay) estoient uertu, ou uice.
Mais ma beaulté, qui creut en tresgrand pris,
En peu de temps me l'eut asses appris.

Sur les quinze ans le corps plaisant à ueoir
Fut consummé, & l'esprit de scauoir:
Tant que deuint ma grand' perfection,
Le seul obiect de mainte affection,
Gaignant les cueurs d'une grand' multitude
De seruiteurs, qui mettent leur estude
Chascun pour soy d'auoir ma bonne grace.

Ie retiens tout, & personne ne chasse,
Fondant ma gloire, & louenge estimée,
Sans aymer nul, estre de tous aymée:
Qui est le poinct de mon enseignement.

Oyez, amants, icy soigneusement.
Si ma santé congnoist la maladie
De uostre fiebure ardente, & estourdie:
Si i'ay en moy de uous experience
D'une fureur pleine d'impudence,
Qui uous agite, & faict en froyd yuer
Aspre chaleur en uoz cueurs arriuer,
Ie me resoulz armer le mien de sorte,
Que pour le prendre iue puissance forte

Foyble sera: car mon cuer de soy maistre
 Congnoist Amour, sans le uouloir congnoistre.

Il scait, comment le gracieux tyrant
 En son fainct rire est tousiours martyrant:
 Comme cachés soubz sa grande beaulté
 Sont Faulx semblant, & Douce cruauté:
 Comme il usurpe en tous corps, qu'il tourmente,
 Le grand repos, dont l'esprit se contente,
 Que ie ne uelx perdre pour tout le monde:
 Car qui croira la lyesse profonde,
 Dont le mien sent heureux contentement?
 Impossible est la dire entierement.

En quel plaisirs cuidez uous, que se baigne
 La liberté de ma uie compaignie,
 De se uoir seule, entre cent, coustumiere
 De Cupido n'estre poinct prisonniere?

Et si l'on uult apertement entendre
 Ce, que ie fays pour garder de messprendre,
 Et comment peut tousiours uiure mon cuer,
 De moy, de soy, & de l'amour vainqueur,
 Le l'ay logé en si forte maison,
 Le l'ay muni de telle garnison,
 Que l'ennemy ne luy peut faire offense.

En une tour d'invincible defense,
 Permeté dicté, est mon cuer resident:
 Duquel Honneur est chef, & president,
 Accompaigné de Crainte, & d'Innocence,
 Pour resister contre Concupiscence,
 Laquelle s'est avec Amour reuégée:

Et ont mon cueur, & sa place asiegée,
 En luy faisant infinité d'alarmes,
 De feux legiers (tresdangereuses armes)
 De trechts poignants, de flesches, & de dardz,
 Dont sont munis Amour, & ses souldarts.

Mais moy, qui suis armée de constance,
 Fays aysément à leurs coups resistance,
 Voulant plustost mourir en ce destour,
 Que laisser prendre une si forte tour,
 Dedans laquelle entrés sont Chasteté,
 Foy, Temperance, & pure Honnesteté,
 Avec leurs gents, équipés de tel' sorte,
 Que ioincte à eulx ie ne suis, que trop forte,
 Pour soustenir, non ung siege de Troye,
 Mais cent mil' ans sans estre à l'Amour proye

Raison aussi met là telle pollice,
 Que l'ennemy, ny toute sa malice
 Forcer ne peult le guet, qu'elle a assis
 Au boulleuart appelé Sens rassis:
 Ou sont Prudence, Entendement, Memoire,
 Soing, Esperit, esquelz tout est notoire:
 Et de scauoir leur est tousiours permis
 Ce, qui se faict au camp des ennemys:
 Desquelz Amour souuerain conducteur
 Par Faulx semblant ce traistre seducteur
 M'a plusieurs foys faict dire, & remontrer,
 Que si uouloys luy permettre d'entrer,
 Il me rendroyt heureuse, & fortunée,
 La plus, qui soit en ce monde icy née:

Mais il a beau à moy parlementer,
 Plus il me prie, ou se uult lamenter,
 Moins l'escontant i'ay pouuoir de l'ouyr:
 Ou si ie l'oy, ie le fays tost fouyr,
 N'y uoulant point de composition
 Digne de honte, & de punition.

N'espere aucun iamaïs ma place prendre:
 De Dieu la tiens, à Dieu seul la uenlx rendre.
 I'ay promys foy à son celeste Empire
 Ne le changer pour meilleur, ne pour pire.
 Pour ung meilleur ne puis ie nullement:
 De m'abaisser seroyt faict follement.
 Oultre: frustrer son Seigneur de l'hommaige,
 Il en aduient uitupere, & donnaige.

Telle responce on m'entend resumer
 Toutes les foys, qu'Amour me faict sommer:
 Et si bien tost son trompette ne part,
 Ie le fays bien uuyder loing du rampart,
 Dont Amour creue, & de despit enraige,
 Et sans Effoir, qui luy donne couraige,
 Maintes foys eust le siege abandonné,
 Tant mes refus le rendent estonné:
 Auecques ce, que Tourment, & Soucy,
 Luy conseilloyent le debuoir faire ainsi.
 Mais doux Effoir, pour tarder sa retraicte,
 Luy dict, attends, que Volupté te traicte:
 Elle uiendra, apres plusieurs ennuys,
 Te presenter maintes heureuses nuits.
 Suy seulement ta premiere entre prise,

Car si ta dame en son fort est surprise
 La saisissant, ta te pourrois saisir
 De uolupté, de ioye, & de plaisir.

Oultre: le temps, qui plusieurs folz abuse,
 Luy donne tout, & rien ne luy refuse.
 Il luy promet rendre aisé l'impossible,
 Le faulx certain, immortel le passible,
 Et qu'il ne fault, pour tous biens auerir,
 Qu'ung iour heureux, qui scait persueuer.
 Voila pourquoy iamais on ne desiste
 De m'assaillir, quand plus fort ie resiste.

I'ay toutesfois si seure intelligence
 Des ennemys, & de leur diligence,
 Que puis le temps de ceste guerre experte
 I'ay tiré d'eulx plus de gaing, que de perte.

Si tost qu'ilz font deliberation,
 Ie le scay par Dissimulation,
 Femme de sens, & de gentil scauoir:
 En temps, & lieu il l'a faict bon auoir,
 Iacoit qu'auleurs l'a blasment grandement,
 En l'appellant fraulde d'entendement:
 Si fault il croire aux apparens indices,
 Qu'elle nous a faict tant de benefices,
 Que plusieurs font, furent, seront par elle
 Gardés de honte, & de mort corporelle.

La blasme donc, qui la voudra blasmer,
 Ie ne scauroys me garder de l'aymer.
 C'est celle là, de qui plus ie me sers,
 Dont plus suis libre, & plus gaigne de serfs.

Elle me sert en tous cas necessaires,
 Tantost d'espie enuers mes aduersaires,
 Ou elle scait si bien se desguiser,
 Qu'on ne la peult sentir, n'y aduifer:
 Tantost de caulte, & songneuse seruante
 En la maison, que ie suis obseruante,
 Fortifiant defenses, & ramparts
 Pour soustenir l'assault de toutes parts.

Aulcunes fois elle uient à mes yeulx,
 Ou d'ung regard mortel, & gracieux
 Tire maints coups: car c'est l'artillerie,
 De quoy ie fays en tous cueurs batterie:
 Souuent aussi elle sort par la bouche
 Quant & la uoix, & uient à l'escarmouche,
 Ou si bien scait consentir, & nyer,
 Qu'en combatant emmeine ung prisonnier.

Il en est peu au monde de pareilles:
 Elle ua ueoir la bresche des oreilles,
 Par la plus foible, ou sont les plus grands doubtes,
 Qui n'y mettroit de bien seures escoutes:
 Ordonnant là, que chascun debuoir face,
 Que par les troux l'on ne preigne la place,
 Craignant sur tous la diligence experte
 D'ung de leurs gens, nommé Langue diserte,
 Qui plusieurs fois a voulu entreprendre
 Ceste aduenue assaillir, & surprendre:
 Bien preuoyant, s'il entroit iusqu'au cueur,
 Estre de luy, & du reste vainqueur.

Mais Bon aduis, Conseil, & Iugement,

Defendent

Defendent là tousiours si sagement,
Que moyennant ceste femme subtile,
L'ennemy pris, sa fraude est inutile.

Voilà, comment en bien menant ma guerre
Le mien ie garde, & l'autrui scay conquerre.

Mais pour ne plus parler en paraboles,
Et esclarcir l'obscur de mes paroles,
Depuis le temps (Dames) que ie me hante,
Ie me congnoys, de moy ie me contente,
Ie me sens forte, instruite, & bien apprise
Pour prendre aultrui, & n'estre iamais prise:
Pour abreger, ie ne puis rien aymmer,
Si non moy toute encontre Amour armer.

Et si ueulx bien, que chascun de moy pense
Estre aymé mieulx, qu'il n'a de recompense,
Et qu'il n'aura: car sa seule pensée
Sera la paye à luy recompensée.
Et la raison, qui me donne l'enuie
En n'aymant point, aymmer d'estre seruié,
C'est pour garder, que par ung nonchalloit
Ne perde en moy tout ce, qui peut ualoir,
Et que si i'ay du ciel quelque present,
Il soit tout tel au futur, qu'à present.

Car tout ainsi, que la uigne fertile
En peu de temps deuient seiche, & sterile.
Quand elle n'est d'aucun bois appuyée:
Et que de soy soy mesmes ennuyée,
Se congnoissant inculte, & mise en friche,
Perd fleur, & fruit, & toute beaulté riche:

Ainsi

Ainsi la dame, à qui nul ne s'adresse,
 Qui des amants aduisés fuyt la presse,
 S'anonchallit, & tant se laisse aller,
 Qu'il ne luy chault de bien, ou mal parler,
 De decorer le corps, ny l'esperit,
 Parquoy sa grace en peu de temps perit.

S'il est donc uray, que ceulx là, qui me seruent,
 En ma beaulté eulx mesmes me conseruent,
 Pour durer belle il m'est doncques permis
 De recouurer infinité d'amys.

I'ay sceu gagner ung grand seigneur, ou deux
 Par auoir tout ce, dont i'ay besoing d'eulx,
 Accoustrements, anneaulx, chaynes, doreures,
 Nouveaulx habitz, & nouvelles pareures:
 Chascun des deux faueur me portera,
 Dieu scait, comment mon cueur les traictera.
 Toutes les fois, que l'ung i'entretiendray,
 Pour amy seul de bouche le tiendray,
 Et non de cueur, car ie resoulz ce poinct,
 D'amys aymés i'amaïs n'en auoir poinct.

Mais ie faindray selon mon assurance
 Doubter en luy une perseuerance:
 Faisant semblant craindre, qu'il me lairra,
 Ayant eu ce, que i'amaïs il n'aura:
 Qui me sera une apparente excuse,
 Si le parçy, qu'il pretend, ie refuse.

Luy sur ce poinct, qui demy mort sera,
 De grands serments user ne cessera:
 Nous mentirons tous deux à bien iurer,

Moy de l'aymer, luy de perseuerer:
 Car ie ne suis si legere, & si folle
 D'aymer, & croire une sainte parolle,
 Sachant, la foy plus souuent est iurée,
 Et moins elle a aux amants de durée.

I'en congnoys trop, qui leur foy trop souuent,
 Le plaisir heu, conuertissent en uent:
 Qui m'est exemple, & preuue assez patente,
 Que ie doibs estre en uolunté constante.

Et si quelqu'ung icy me uult reprendre,
 Que ie ne puis honnestement rien prendre,
 Disant, que femme en presents recepuant,
 Au sien donneur se donne, ou bien se uend:
 Ie luy responds, que telle loy fut faicte
 Par quelque sottie amoureuse imparfaicte,
 Qui n'entendoyt, ou gist le fondement
 Du uertueux, & saige entendement.

Quant est à moy, i'estime grand' saigesse
 Ne refuser d'ung Prince la largesse:
 Et dys, que si par liberalité
 Le grand Seigneur accroist authorité,
 Qu'il ne la peult, pour auoir loz, & fame,
 Miculx adresser, qu'à une honneste femme,
 Qui d'accepter ne luy faict moins d'honneur,
 Que de donner luy a faict le donneur.

Si mes habits, & riches parements,
 De ma beaulté honnestes ornements,
 Pour honnorer une court excellente
 Sont apperceuz de richesse opulente

Estre trop plus, qu'en mon pouuoir ne porte,
Doibt on penser mon industrie morte,
Se ie les ay sans la perte des miens,
Sans faire tort à moy, ny à mes biens?

Car ie ueulx bien, que l'on sache ce poinct,
Que le desir d'estre si bien en poinct
Ne me scauroit ceste loy ordonner,
Qu'en prenant d'eulx, ie leur doibue donner:
I'entends du bien, dont ie doibs estre auare,
Qui tant en moy est excellent, & rare,
Que si donné ie l'auoye, ou uendu,
Il ne me peut iamais estre rendu.

Seroys ie bien de raison tant deliure,
Donner l'honneur, qui seul me faict reuiure
Après ma mort, pour chose si commune,
Comme est le bien de fragile fortune?
Or, & argent, & pierres precieuses
Sont icy bas choses si copieuses,
Que l'on en peut recouurer à foison:
Mais la uertu durant toute saison,
Est ung tresor d'aultant plus estimable,
Qu'en le perdant il n'est poinct recouurable.

Or cessent donc de me calumnier
Les mesdisants, qui ne peuuent nyer,
Que la uertu, s'ilz la scauent comprendre,
N'est offensée à donner, ny à prendre.

L'honnesteté de ma uie nourrice
Scait, que ie prens, non poinct par auarice:
Et qu'il soit uray, moy mesme en donneroye

Des uestemens, & plus aise seroye
 De c'est honneur, quand on les porteroit,
 Que de tous ceulx, que lon me donneroit:
 Si ce n'estoit, que ie puis m'aduiser,
 Que les causeurs en pourroient deuiser:
 Car ie les sens trop enclins à me mordre.

Oultre ce point d'estre trop bien en ordre,
 Ilz uont disant, que bien souuent sans bande
 L'on me uoit seule en liberté trop grande,
 Et que sans uielle aller ie ne deuroy
 Pour mon honneur en tous lieux, ou ie uoys.

O grands resueurs ! ilz ne congnoissent pas,
 Que la uertu me conduit pas à pas:
 Qui est ma uieille, & ma ieune compaignie,
 Qui en tous lieux, en tout temps m'accompagne:
 Et que l'honneur tousiours deuant mes yeulx
 Va le premier, & me guide trop mieulx
 Le droict chemin de bien honneste uie,
 Que si i'estoys de cent uieilles suyvie.

Mais cudent ilz, que les gardes soigneuses,
 Les preschements des uielles enuieuses,
 Les grosses tours, les menasses infames
 Puissent garder la uoulunté des femmes?

La femme doit par sa seule nature
 Estre gardée, & non par prison dure.

Enfermez la quelque part, que uouldrez,
 Il est bien uray, que le corps uous tiendrez:
 Mais l'esperit en liberté uiura,
 Et maulgré uous son naturel suyura:
 Le quel s'il tend à Chasteté louable,

La liberté le rend plus immuable.
 Ne plus ne moins qu'un cheval par nature
 Fort à tenir, mal aysé d'emboucheure,
 Quand on luy tient la bride trop subiecte,
 Plus ueult courir, plus se lance, & se iecte,
 Et ne scauriez de luy mieulx uous ayder,
 Qu'en liberté à plein mors le guider.
 Ainsi est il de l'esprit uolage,
 Qui deviendra plus rebelle, & saulage,
 Quand par ung frein dur, & insupportable
 Le cuiderez rendre doux, & traictable.

Cela promet, qu'il'est tout manifeste,
 La liberté estre present celeste,
 Que Dieu uolut esgallement offrir
 A tous uiuans: dont ne pouuons souffrir,
 Qu'elle nous soit usurpée des hommes,
 Qui ne sont Dieux, ne rien plus, que nous sommes:
 Car de tollir ce, qu'ilz n'ont point donné,
 Seroit statut assez mal ordonné,
 Plus procedant d'iniuste tyrannie,
 Que d'equité. Or doncques ie uous nye,
 Que l'on nous puisse ung erreur imputer
 En tous les pointz, qu'on m'a ueu disputer.
 Et penseroys qu'un double scrupuleux
 Tant des causeurs, que des marys lalenx,
 Ne vient d'ailleurs, que d'une congnoissance
 De nostre force, & de leur impuissance:
 Sachants en nous tant de graces louables,
 En eulx tant peu de qualités aymables,

Que maintz seruants apres estre chassés,
 Hors de l'esperoir de noz cueurs prouchassés,
 Leur grande perte en gain conuertiront,
 Et pour couvrir leur faulte mentiront,
 Disants auoir pour nous uituperer
 Ce, que iamais n'osarent esperer.
 Et ou de nous ilz n'ont eu, que tourment
 Se vanteront d'auoir contentement.

Et maintz marys sachants, qu'ilz ne meritent
 Iouyr de l'heur, que leurs femmes heritent,
 Bien congnoissants leurs imperfections,
 Craindront si fort, que les affections
 Des seruiteurs aymables, & honnestes
 Facent sur eulx, & sur elles conquestes,
 Que cela ueult (non point aultre raison)
 Plusieurs uouloir leur femme en leur maison.

Et s'il y a quelque honneste assemblée,
 Ilz la uouldront retirer à l'emblée
 Par signes d'yeulx, par courroux, ou menasses.
 O' gens, qui n'ont en eulx ne sens ne, graces!

Je me plains d'une erreur de nature,
 Puis qu'en faisant l'humaine creature
 Elle uoulut nostre pouuoir raur,
 Et à celluy des hommes l'asseruir,
 Que ne feit elle, au moins, distinction
 Entre le vice, & la perfection:
 En exceptant toutes dames honnestes
 Du traictement des lourdaux, & des bestes,
 Et leur donnant plustost commandement

Sur tous marys de gros entendement?
 Car ie n'y uoy raison, ny apparence,
 Que la uertu soit serue d'ignorance.

Le plus grand mal, qui nous peult aduenir
 (Dames, ayez ces motz en souuenir)
 C'est de tomber en la main, & puissance
 De ces fascheux, qui n'ont la congnoissance
 Du traictement, que nous debuons attaindre
 Pour nourrir paix, & le diuorce estaindre:
 Avec lesquelz liberté asservie
 Ne peult trouuer conformié de uie,
 Et ce qu'auons d'excellent, & parfaict,
 Perd enuers eulx son naturel effect:
 Car la beaulté à tous aultres plaisante,
 Avec telz gens ne nous est que nuisante,
 Veu que la grace, & douce courtoisie
 Est en leurs cueurs source de ialousie.

Nostre douceur n'a force, ne uigueur
 Pour amolir leur seuerie rigueur.
 Rien ne nous uault une raison rendue,
 Elle n'est point des bestes entendue:
 Qui nous uouldront imposer ung silence,
 A tous propos user de uiolence,
 Defendre ieux, festins, tournois, & dances:
 Vng milion de torts, & d'arrogances
 Nous causera leur bestialité,
 Qui ne s'accorde à nostre humanité.
 O' loy pour nous trop austere, & fatale!
 Mais ces gros ueaux de nature brutale

Ou trouuent ilz, que compaignie hanter,
 Face l'honneur des saiges absenter?
 Et que pour pres des grands Seigneurs se ioindre,
 L'honnestete des dames en soyt moindre?
 Le leur demande, ou sont en euidence
 Vertu, Scauoir? ou sont ilz residence?
 Est ce dedans leurs rustiques maysons,
 Ou lon n'apprent, qu'a paistre les oysons?
 Ou à nourrir en leur fascheux mesnaige
 Quelque animal aultant, comme eulx, sauluaige?

Certes ie scay par uraye experience,
 Que si uertu, & parfaicte science,
 Sont decorants ca bas quelques endroicts,
 Que c'est autour des Princes, & des Roys:
 Ou bien heureuse est une nourriture,
 Qui scait polir toute rude nature,
 Ornant les corps de gestes, & facons,
 Et les esprits de prudentes lecons.

Vous me direz uous fascheux mesdisants,
 Que les deduiets estants là si plaisants,
 Les priuaultés, dont nous uoyez user,
 Pourroient en fin seduire, & amuser
 Vne ieunesse en nous trop nonluntaire:
 Mais si uostre art est de point ne se taire,
 Et qu'on ne puisse aultre bien uous causer,
 Fors uous donner matiere de causer,
 Je uous feray ung compte, qui suffit,
 Pour enrichir dix ans uostre proffit.

Ouuir uous uenlx chose à uous incongne,

Qui me peult estre une fois aduenue,
 Pour faire entendre à toutes nations,
 Qu'il y a plus de moderations
 En tous noz faicts, qu'il n'y a de sottise
 En vostre langue à mentir trop apprise.

Saincte Dians icy is nous muoque,
 En protestant, que si lon me prouoque
 Reciter cux à femme impertinent,
 Que c'est pour rendre en lumiere eminent
 Vostre secret, qui me rend resoluë
 Viure à iamais pudique, & impolue
 Et pour monstret par exemplaire indice,
 Que le vulgaire en sa sotte malice
 Deuise plus de ce, que moins entend,
 Et moins est vray, plus il s'en ua uentant.

Je diray donc, pour le faire enraget
 (Sans mon honneur toutes fois oultrager)
 Que quelque fois dedans mon liët couchée,
 Vng suruenant maulgré moy m'a touchée,
 En la partie en moy la plus parfaite,
 Au tetin ferme, ou la cuisse refaictée.
 Quoy ? i'oy desia murmurer, ce me semble,
 Vng faulx scrupule en uoz cueurs, qui s'assemble
 Et uoz esprits, qui me sont escoutants,
 Semblent de moy, pour ung seul mot, doubtants.

Dames, Seigneurs, qui escoutez ce compte,
 Ne m'arguez perdre icy toute honte.

Le mien parler aucun tort ne me faict,
 Et de mon dire encores moins l'effect,

Esperant bien prouuer par ma defense,
 Que uostre erreur surmonte mon offense:
 Car de Venus le Ceston chaste, & saint
 N'est en cela maculé, ne desceint:
 La priuaulté ne fut desmesurée.
 Celluy, qui eust telle audace assurée,
 Veult tant l'honneur observer, & atteindre,
 Qu'il n'eust uoulu de rien ord me contraindre.
 Et quand on se: il auroit autrement,
 Il ne l'eust peu sans mon consentement.
 Dont contre luy moy de defense armée
 Suis doublement en son cuer estimée,
 Pour auoir neu en moy l'esprit, & corps
 De beaulté chaste unir les deux accords.

Et si lon dict, que le priné toucher
 Faiet pres du feu le tison approcher,
 Je respondray, il y a, ia long temps,
 Que si l'honneur, ou tousiours ie pretends,
 N'eust en moy deu faire plus de demeure,
 Vng, que nommer ie ne ueulx pour ceste beure,
 Par les efforts de sa langue diserte,
 Auroit plustost tiré gaing de ma perte,
 Que par baisers, ne par approchements,
 Qui de la chair ne sont qu'attouchements,
 Laquelle est serue, & de soyne s'adonne
 A faire rien, si l'esprit ne l'ordonne.

Il est bien uray, que l'esprit empesché
 Est en ce corps, qui n'est rien, que peché:
 Mais si a il par la grace diuine

Ce franc

Ce franc uouloir, qui commande, & domine,
 Et, qui conduict par le mouuement sien
 Ceste chair morte à faire mal, ou bien:
 Dont tant qu'il est à uertu resolu,
 Le corps ne peut de vice estre polu.

Or si la uoix de l'ame l'instrument,
 Qui tient du ciel, & de son element,
 Par la douceur d'une eloquence forte
 Rendre n'a peu ma uertu niue morte:
 Et si raisons, qui guignent les esprits,
 N'ont point le mien en seruitude pris:
 Comment aura de ce faire pouuoir
 La chair, qui n'a langue pour esmouuoir,
 Qui ne tient rien, que de la terre basse,
 Gros element de uile, & orde masse?

Pourtant ne uenlx par mes dicts uox beaultés
 (Dames) induire à telles priuaultés.
 Toutes n'auiez (peult estre) la constance,
 Si bien, que moy, de faire resistance
 Contre l'ardeur des flammes amoureuses,
 Qui sont à uous, non à moy, dangereuses.

Au grand hazard de telz dangiers extremes
 Nul ne uous peut conseiller, que uous mesmes.
 Mieux ne pouuez uox forces asseurer,
 Que dedans uous uous mesmes mesurer.
 Congnoissez bien uostre nature infuse,
 Ce, qu'elle cherche, & ce, qu'elle refuse:
 Puis congnoissants uox inclinations,
 Guider pourrez toutes uox actions.

A aysement uous ayder, et desferre
 Du bien, qui sert, du mal, qui peut offendre.
 Rien ne me sert tant, que la congnissance,
 Que j'ay de moy, qui me donne puissance
 De refrener toute enuie s'enbaine,
 D'endurer soif au pied d'une fontaine.

C'est celle là, qui me fait faire aller
 Par tout sans crainte, et franchement parler.

Il en y a, qui sont tant des sucrées,
 Qui contrefont des Vestales sacrées,
 Tant qu'à parler à peine ouurent la bouche:
 Et si quelqu'ung du petit doigt les touche,
 Vous iugerez à ueoir leur mine estrange,
 Qu'on a touché quelque précieux ange.
 Mais au dehors femmes si difficiles,
 Par le dedans ie les cuido faciles.
 Et croy, qu'à part aultant sont vicieuses,
 Que deuant gents se montrent precieuses.
 Car pour courir leur uolunté coupable,
 Seuerité leur semble estre loable.

Or quant à moy ie ne fays point la fine,
 Lon me congnoist toute entiere à ma mine:
 Facilement on liest en mon trisaige,
 Que ce n'est qu'ung du cuer, et du langage.

Ie ne suis point difficile en deuis,
 A toutes gents ie leur dy mon eduis:
 Et s'il me uient ung bon mot, pour en rire,
 Ie le diray, quoy qu'on en doibue dire,
 Soyt en publicq, soit en trouppes priués,

Sans toutesfoys estre point desnuée
 En mes propos meuz de naïfueté,
 Qui n'ont en eulx rien de lasciuerté.

I'ay dict, comment aux despens, & donnaige
 Des folz amants i'apprends à estre saige.

Ores sera le plaisir declairé,
 Qu'a le mien cuer de l'Amour separé:
 En n'estant point de mes seruiteurs serue
 L'autorité sur eulx, ie me reserue:
 Et ne scauroys plus grand heur demander,
 Qu'estre obeye, & tousiours commander.
 Durant ainsi de moy garde, & tutrice,
 Ie me sens Roynne, ou quelque Imperatrice,
 Ayant sur tous commandement, & loy,
 Faveur, puissance, & nul ne l'a sur moy.

Diuers amants viennent ung chascun iour
 En quelque endroit, que ie face seiour,
 Me presenter service, obeissance,
 En m'assurant, qu'il n'est en la puissance
 Du firmament garder, qu'ilz ne demeurent
 Mes seruiteurs, iusques à ce, qu'ilz meurent:
 Et que plustost sera la mer sans unde,
 Sans clarté ciel, sans fruct terre seconde,
 Que l'Amour soyt, non du tout desnuée,
 Mais seulement de rien diminuée.

Si de durer l'assurance ie n'ye,
 Ilz me feront une querimonie,
 En m'appellant incrédule, & cruelle:
 L'ung me dira, que ie suis la plus belle.

De tout le monde, & qu'en moy lon peult ueoir,
 Combien Nature a de grace, & pouuoir.
 Ainsi me loue, & tantost il m'accuse.

L'autre ueult seul, ce qu'a tous ie refuse,
 Et ueult donner trop moins, qu'il ne demande:
 L'ung se complaint, l'autre se recommande:
 L'ung est craintif, & me fait l'asseuré:
 L'autre est trop sobre, ou trop desmesuré:
 L'ung de l'oeil pleure alors, que le cuer rit:
 L'autre est malade, & soudain se guerit.

A tout celà il fault, que ie responde:
 Et si i'estoys la plus triste du monde,
 Tout aussi tost (mais, que ie uueille ouyr)
 Ie ne scauroys me garder d'eslouyr:
 Car en oyant leurs plainctes, & clameurs,
 Aulcunes fois de rire ie me meurs,
 Pour le plaisir de la diuersité,
 Que ua comptant leur faincte aduersité.

Touts les propos d'eulx à moy recités
 S'ilz ne sont urays, sont tant bien inuentés,
 Que si n'estoys faige, & bien aduertie,
 Ie seroys tost à leur loy conuertie.

Mais deuifons ung peu de l'equipaige
 Des ieunes gens, qui sortent hors de paige:
 Bien aise suis ceulx cy ueoir adresser
 A moy, qui prens plaisir de les dresser.

Si i'en uoy ung, qui n'ose à moy uenir,
 Et qu'il desire honnestement deuenir,
 Ie vous l'appelle en donnant hardiesse

A sa crainctive inexperte ieu nesse,
 Et vous le mets en propos, & en grace:
 Mais il n'a pas si tost pres de moy place,
 Que i'appercoy Cupido se souillant
 Dedans son sang tendre, chauld, & bouillant.
 Et ung sien cueur d'aymer non bien appris
 En ung instant ie le uoy tant espris,
 Que l'on diroyt, ueu l'ardeur tresextreme,
 Qu'il est tout mien, & non plus à luy mesme:
 Et qu'il n'y reste à l'heure, comme il semble,
 Qu'auoir ung prebstre, & nous lier ensemble.
 Mais ie suis seure, & n'en suis point deceue,
 Qu'en ung moment toute flamme conceue
 Deuiant fumée es ieunes amoureux:
 Car soudain naist, & soudain meurt en eulx.
 Tout appetit, ainsi, que feu de paille.
 Ne cuidez pas, qu'aussi guere il m'en chaille:
 Ce n'est pas là, que ma felicité
 Se constitue eternelle cité.
 Le plus grand fruct, que de ce i'en attends,
 C'est m'en esbatre, & en passer le temps:
 Et moyennant tel plaisant exercice
 Garder l'esprit de succumber à uice.

Ieunes, & uieulx, petits, grands, & menus
 En mon endroict sont tous les bien uenus,
 En ung chascun, qui m'entretenir ose,
 Sans aymer tout, i'ayme bien quelque chose.
 I'ayme de l'ung une grace bien bonne,
 Douce, agreable, & qui point ne s'estonne.

De l'autre i'ayme une langue mediable,
 Vng parler prompt, facond, & delectable.
 Beaulté me paist, ou qu'elle soit choisie,
 Là la douceur, icy la courtoisie,
 Chascun de moy en effect est loué,
 Selon qu'il est par nature doué.
 Iusques aux sotz leur sottise m'aggrée,
 Et avec eulx par foys ie me recrée.

Si c'est Amour que d'aymer tout cela,
 I'en ayme plus de mille ca, & là.
 Mais le plaisir d'aymer ainsi, perit
 A mon oreille, à loeil, à l'esperit,
 Sans cueurs, ne corps au dedans tourmenter.

O bien heureux, qui se peut contenter
 De telle Amour! Mes dames, ie me doute
 Que lon attend, & que chascun esconte
 De moy la fin, ou ie pretendz venir.
 Ie ne uelx point en langueur nous tenir,
 Ie le diray, mais qu'ung peu on se taise,
 Et m'escouter encores il nous plaise.

Ce qui me rend (à tous faisant grand' chere)
 En dictz prodigue, & aux effectz treschere,
 C'est pour sembler à la bonne sage,
 Qui par coustume, & naturel usage
 Le grand troupeau des bestes couronne,
 Pour en tirer de toutes une bonne.
 Ou faire ainsi, que l'Espreuier ruse
 Au circuit d'Estour aux amusez,
 Qui tant les suyt, & tant les enveloppe,

Qu'il en prend ung des meilleurs de la troppe.

Tout ainsi moy ie ne suis pas si beste,

Qu'en me ioyant, & faisant à tous feste,

Ie ne regarde, à qui plus me tenir,

Pour me pourueoir, au temps de l'aduenir:

Bien congnoissant, que le temps est mobile,

Faveur muable, & ieunesse debile,

Et que beaulté ne peut tousiours durer.

Contre ce doute il me fault assseurer,

Mon assurance est le seul mariage,

Qui est le but ou toute femme sage

Doibt pour son bien de bonne heure uiser.

C'est ung grand mal ung fascheux espouser,

Comme i'ay dict (filles) au parauant:

Et grand plaisir d'auoir mary scauant,

Honneste, sage, & plein de bonne grace.

Mais s'il falloit, qu'ung sot de bonne race,

Riche de biens, & pouure de scauoir,

Me demandast, & me uoulust auoir,

Et nul espoir ne m'estoit departy

De recouurer plus apparent party:

D'aduis seroy, que plustost on te prie,

Qu'ung plus scauant, qui n'a rien, que l'esprit:

Car il n'y a chose si miserable,

Que pauvreté: c'est ung mal incurable,

Qui n'a malheur si grand, que prouoquer

Les gens à rire, & de soy se mocquer.

I'aimeroys bien ressembler celles là,

Qui d'ung desir de tost faire cela,

N'estim

N'estimeront le tour infame, & laid,
 Se marier à leur propre ualet:
 Ou quelque folle au riche preferant
 L'honneste amy, qui son pain ua querant:
 Et puis apres il fault uiure d'amours,
 Ou bien apprendre à passer les longs iours
 En peine extreme, & langoreuse uie.
 De tel malheur ie n'en ay point d'enuie,
 Car estant là plus froide ie serois,
 Que n'est Venus sans Bacchus, & Ceres.

Quant à mary, ie resoulz donc ce point
 De l'auoir riche, ou de n'en auoir point,
 Bien qu'il soit crud, & que ses meurs peruerfes
 Du tout ie sente estre aux miennes diuerses:
 Si ay ie espoir toutesfoi le reduire,
 Et peu à peu iusques là le conduire,
 Que s'il est lourd, assez me sens subtile
 Pour le changer en peu de temps habite.
 S'il est baultain, cruel, audacieux,
 Ma douceur peult le rendre gracieux.
 Lon dompte bien les cheuaulx effrenés:
 Les fiers lyons, quand il sont gouuernés
 Par artifice, aysément s'appriuoisent,
 Sans faire mal en tous lieux, ou qu'ilz noisent.

Donques au pris, pourquoy n'est il facile
 Domesticquer l'homme trop plus docile,
 Quel Animal, lequel nulle saison
 Ne loge en soy, comme luy, la raison?
 Car ou raison dresse son habitacle,

Facilement on peult rompre l'obstacle
De toute erreur, qui cache sa lumiere,
Pour la remettre en sa clarté premiere.

Premierement ie mettray mon estude,
Et emploiray peine, & sollicitude
De le gagner si bien, qu'il m'aymera.

Or en m'ayuant si bien imprimera
En son esprit de rien ne me desdire,
Qu'il est aisé de le pouuoir induire
Facilement, & faire condescendre
A tous partis, que ie voudray pretendre.

Mais s'il estoit de soy si difficile,
Que sa nature austere, & imbecile,
Par amytié ne peust estre traictable,
Ne par moyens quelconques accointable,
Et que ie ueisse en moy l'experience
De ma bonté enuers l'impatience
De sa malice auoir nulle uigueur,
Ains, que tousiours une sienne rigueur
Me tourmentast sans cause, ne raison,
Comme seruante, en la sienne maison,
Helas mon dieu, que pourroys ie lors faire!
Comme scauroit ung esprit satisfaire
A tel malheur, autant pernicious,
Qu'il en soit poinct deffoubz tous les iours faibles.

Hymen, Iuno, uous Dieux de mariage
Destournez moy ce sinistre presage:
Et si le ciel, ou demeure uous faictes,

M'a concedé quelques graces parfaictes,
Ne permettez, qu'elles soient demolies
Par chant lugubre, & tristes omelies.

Car si de uous i'estoys tant oubliée,
Que mauigré moy ie me ueisse lyée
En prison telle, ou mes plainctes funebres
N'espereroient lumiere à leurs tenebres,
Vng seul moyen me reste en tel malheur,
Qui ne uault guere, & si est le meilleur.

Mais quoy? que dy ie? Et on suis ie suis rauie?
Doy ie esperer telle peste à ma vie?
Ie ne la ueulx ne penser, ne preuoir,
Ne de tel mal au remede pourueoir:
En debattant, comme on se peult distraire.

Ie m'en tiray pour parler du contraire,
Tant ie me fie en la bonté hautaine,
Que d'auoir mieulx ie suis toute certaine.
Les dieux ne m'ont de grace tant donnée,
Pour me uouloir en fin estre uouée
A nauiguer en si forte tempeste.

Le mien mary sera saige, & honneste,
Tant excellent, i'en suis bien assuree,
Que sa ualeur ne sera mesurée
Suffisamment de langue, ne d'esprit:
Auec lequel si iamais femme apprit
Viure contente en honneur, & en gloire:
Ou s'il est iuste, & licite de croire,
Qu'on doibue aymer, telle alors ie seray,

Et de

Et de sentir l'Amour commenceray:
 Non point l'Amour, qui blesse, & qui tourmente,
 De qui chascun se plainct, & se lamente:
 Mais bien l'Amour, qui est incomparable
 D'ung mutuel plaisir inenarrable.
 Non l'Amour faulx par fiction trouué,
 Mais bien le uray certain, & approuué,
 Qui en nos cueurs prendra force, & naissance,
 Et n'estendra, que sur eulx sa puissance:
 Portant en main, en lieu d'arc, & de traict,
 D'honnesteté l'image, & le pourtraict:
 Ou nous uerrons l'exemple pur, & monde
 De uivre unis, sans diuorce en ce monde.
 Ses yeulx seront ouuerts, & non point clos
 Pour ueoir en ung noz deux uouloirs enclost
 Et du tresfort lyen de uertu rare
 Tant les serrer, que rien ne les separe.

L'autre est uolant plein de legereté:
 Mais cestuy cy sera tant arresté,
 Que dedans nous il fera sa demeure
 Iusques à tant, que l'ung, ou l'autre meure,
 Accompaignant les immortelz espritz,
 Tant, que le ciel les ayt en soy repris:
 Auquel seiour il les esleuera,
 Et mieulx, que l'autre à l'heure uolera,
 Pour là sus prendre eternelle louange,
 Ou sera dict d'honneste amytié l'ange.

O bien heureuse, O uraye Amour future,

Que ie preuoy certaine en mon augure!

Puis, que desia ie la congnoys presente,

A' celle fin, que plus d'aise ie sente

A' bien gouter les plaisirs, qu'elle donne,

Pour le penser, le dire i'abandonne.

EIN DE L'AMIE

DE COVRT.

A' L'VNG DE SES

A M Y S.

A My, pour quoy me ueulx tu tant reprendre,
 Que ne debuoy si soudain femme prendre?
 Ne me fays plus la guerre: ie te dys,
 Que ie l'ay faict, pour auoir Paradis:
 Et ne scauoy faire ung meilleur ouurage,
 Pour mon salut, qu'entrer en mariage:
 Car tous marys sont d'ung cas soucieux,
 Qui merend seur d'aller iusques aux cieulx.

Le grand hazard d'estre coqu, les fache:
 Si ie le suis, & que point ne le sache,
 Innocent suis. Or tous les innocents
 Seront sauluez, y en eust il cinq cents.

Si maulgré moy ie puis ueoir, & sentir,
 Quelon me faict coqu, ie suis martyr.
 Les bons martyrs tront là sus tout droict:
 Ie ne doy donc rien craindre en cest endroit.

Et si ie prens femme saige, & honeste,
 Bien heureux suis de si rare conqueste.
 Les bien heureux (silon croyt l'escripture)
 Iront en gloire: & moy donc par droicture.

Regarde donc, si ie ne suis pas sage
 D'auoir au ciel assigné mon partage.

Que fus es tu, pour le bien, qu'il me semble,
 Bien marié, & coqu tout ensemble.

E N I G M E.

DE ma nature immobile ie suis,
 Nuyre à aucun ie ne ueulx, & ne puis:
 Mais si lon ueult en frappant m'assaillir,
 Lon me uerra sur les maisons sallir,
 Hommes heurter, prendre forces nouvelles,
 Sans piedz saulter, mesme uoler sans ailles:
 Fussent ilz cent contre moy amassés,
 Ie les uous rends tous uaincus, & lassés:
 Car plus de coups ie sens parmy ung trouble,
 Plus suis disposé, plus ma force redouble,
 Craignant trop plus les maux de l'aduenir,
 Que ie ne fays les presents soustenir.

Moy, qui iadis auoys forme de beste,
 Suis transmué en forme d'une teste:
 Et qui païssoys bonnes herbes souuent,
 Viure me fault à ceste heure du uent,
 Du quel ie suis porté, & soustenu.

Finablement, qui bien m'aura congneu,
 Prendra de moy grand esbaïssment,
 Ne me uoyant fin, ne commencement.

F I N.

7 8 9 0 1 2 3 4 5 6

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100



DOLET,

**Preferue moy, ò Seigneur,
des calumnies des
hommes.**